

Dans un premier temps, je vais vous présenter cette lettre de Paul à l'Eglise de Rome. Sous un angle particulier. En insistant sur « Rome ». Ce qui permettra dans un second temps de saisir le potentiel des quelques mots du texte qui vient d'être lu.

I - Une lettre pour changer de monde.

Cette église, ou assemblée, de Rome, sans doute éparpillée dans des maisons, est composée de gens venus du paganisme et aussi de juifs réguliers. Les deux groupes semblaient avoir du mal à s'entendre. Pour les concilier Paul va employer les grands moyens. Il va inventer l'humanité, rien que ça. Mais pour ce faire, il va questionner nombre de valeurs du monde dans lequel il vit et les retourner. Par exemple : il inaugure sa lettre en se présentant comme un esclave. Il bénéficie pourtant du *droit de cité*. Il est donc un citoyen Romain et un homme libre. D'emblée donc, on découvre chez Paul un talent politique hors pair. Il jette un trouble sur les valeurs du monde dans lequel il exprime son évangile. Comment un esclave s'autorise-il donc à parler ! Déjà, *il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre*. Il pressent sans doute que ces croyants au Christ à Rome seront le ferment du changement de monde qui selon lui est en train de naître, même s'il souffre encore des douleurs de l'enfantement (Rom.8).

Le secrétaire de cette lettre l'avait écrite sur un parchemin double face pendant le 3e voyage missionnaire de Paul. Le porteur de cette lettre était probablement un esclave, requis pour cette tâche. Du moins à l'arrivée. Car cette lettre était partie de Corinthe. Cette lettre a pris la mer, la route et finalement elle est arrivée à Rome. Je pense à ce messenger final, à cet esclave, qui a changé le monde. Je lui rends hommage dans cette prédication.

On l'oublie souvent dans les commentaires, et c'est surprenant, que cette lettre est envoyée en plein cœur de l'Empire.

Nous sommes aux environs de l'an 58. Néron est encore un bon administrateur. Il semble encore sous l'influence de Sénèque, qui l'a éduqué. Le Colisée n'a pas encore été construit, mais les combats de gladiateurs ont beaucoup de succès. Selon le bon vouloir de la foule et de l'Empereur, on y épargne ou non les vaincus. Les prisonniers de guerre, eux, ou les condamnés à mort sont massacrés durant les entractes. Des gladiateurs font office de bourreaux. Et dans ce cas aucune grâce pour personne. Tous ceux qui vivaient à Rome savaient ce qu'était la grâce. Ou plutôt ne savaient pas encore qu'elle pouvait être autre chose qu'un élément de la mise en scène de la comédie du pouvoir.

Rome donc, l'endroit le plus riche, le plus corrompu, le plus administré et le plus violent de la planète des humains de cette époque. Humains qui n'étaient alors, et c'est toujours une joie de le rappeler, qu'environ 150 millions. Rome, c'est 1 million d'habitants qui vivaient dans leur ville-monde. Les Romains se voyaient comme s'ils étaient l'humanité. Parce que pour eux, humain, cela voulait dire éduqué, sorti de la sauvagerie. Leur *érudition* leur permettait de se débarrasser, croyaient-ils, de tout ce qui en eux était « rude ». Cependant,

simultanément et ailleurs, sur cette planète qui s'ignorait comme planète, d'autres gens. Des sauvages donc, qui membres de cultures inconnues de ces *humains* vivaient une vie forcément différente. Ne connaissaient ni d'Eve ni d'Adam. Des gens qui seront morts sans avoir connu la Bible, ni la Torah, ni Jésus. Ni même le César, ni Rome. Ni Paul, ni a fortiori l'Eglise à laquelle il écrit. Pourtant, Paul, sans le savoir, invente leur humanité. Par un écrit. A vue d'oeil, c'est encore un de ces écrits superstitieux fabriqué par une de ces religions orientales qui envahissaient peu à peu les mentalités des gens. À vue historique, c'est le prélude d'un cataclysme.

Rome ne sait pas encore que ce parchemin qui est arrivé jusqu'aux oreilles de cette assemblée, mais aussi de plein d'autres assemblées va - ça prendra du temps - contribuer à bouleverser cet Empire.

Rendons nous compte. Rome, le centre du monde, certes, mais aussi l'endroit où a été inventé le droit. Et voilà que ce juif lettré, Paul, dans un bel élan, fait passer une lettre qui va mettre au premier plan, la justice plutôt que le droit. Qui va dire que l'amour est au-dessus de la Loi. Qui va mettre la grâce par-dessus la condamnation. Qui va suggérer que le fameux *droit de cité* n'est pas réservé. Puisqu'il y a désormais une autre cité. Elle arrive. Elle est déjà là. Et tout le monde y a droit.

Certes, ce pharisien qui est Paul, même s'il a, c'est le moins qu'on puisse dire, un rapport complexe- on dira dialectique- avec la loi de son peuple (la Torah), ce juif-là n'a aucune intention apparente d'aller vent debout contester le droit de Rome et surtout ses vigiles policiers et sa redoutée garde prétorienne. En témoigne le début du chapitre 13 où Paul assomme ses destinataires sur le devoir de se soumettre aux autorités supérieures, de se soumettre aux magistrats, donc aux lois. Les débats littéralistes d'Eglise ont proliféré sur ce thème de la soumission ou non aux autorités, alors qu'il s'agit là d'une simple recommandation de prudence. Les juifs de Rome sont déjà mis au ban et les autorités ne font pas de distinction entre les juifs qui croient à Jésus-Christ ou pas.

Mais cette lettre va dire aussi à ces croyants qui peuvent être des citoyens Romains, mais qui peuvent aussi être des étrangers, ou des esclaves, qu'il y a une autorité supérieure aux autorités supérieures. Et cette autorité, c'est encore la Torah. Mais pas celle qui édicte des normes comme le droit Romain, mais c'est la Torah dans son intention première : l'intention de la Justice.

Il va leur dire à ces juifs ou à ces païens d'origine, à ces craignant Dieu ou à ces prosélytes, qui ont fait de Jésus leur Messie, que la Torah elle-même est dépassée par sa propre intention initiale : la grâce de Dieu, qui s'offre à tous et pas qu'aux vainqueurs. Et qu'elle n'est plus le monopole d'un Empereur. Il va leur dire que même le plus strict respect de n'importe quelle loi n'apportera jamais le salut qu'on reconnaît par la foi, c'est-à-dire par l'exultation de se sentir enfin justifiés. On pourrait dire aussi « affranchis ». Même si on n'est pas un esclave. Et même si, de fait, on est encore un esclave. Mais qui a changé volontairement et discrètement de maître.

Rome ne sait pas encore, mais l'esprit de cette lettre fera

craquer tout cet allant de soi, cette auto-évidence, qui est le propre de toute civilisation arrogante qui ne sait pas que sa force ne repose en fait que sur l'assentiment des foules qui un jour, seront convaincues qu'il y a mieux que le pain, que les jeux, ou que la contemplation des chutes successives des empereurs et de leurs clans.

Des gens, de plus en plus nombreux, ici mais aussi là, partout dans l'Empire vont se saisir de cette nouvelle espérance d'un monde qui va bien au-delà de la vision du César. César, à qui on peut bien rendre ce qu'on lui doit. Ce n'est pas important. Ce qui est important en revanche, c'est de rendre au Seigneur, par la louange, par la reconnaissance ce qu'on lui doit à lui. Reconnaissance de s'être trouvé justifié au-delà de la condamnation. Et puis, contrairement à l'Empereur, le Dieu de Paul ne prélève pas d'impôt. Le croyant à ce nouveau YHWH qui a pris la figure du Christ n'est pas imposable. N'a plus de dette. Il est juste reconnaissant.

Paul dans ses lettres se décrit comme un athlète, et à cette époque, être un athlète, c'est mourir souvent. Dans les courses de chars, à la boxe où les boxeurs ont des gants emplis de plomb. Donc quand Paul dit qu'il combat, il dit qu'il n'a pas peur de mourir. Comme un gladiateur.

Cet esprit de rébellion intime contre une organisation dont de plus en plus de monde va comprendre la tristesse conduira ces croyants en prison – comme Paul, qui, selon une hypothèse, y mourra. Va leur permettre de refuser l'armée pendant un certain temps, pour ne pas obéir aux ordres d'une idole. Avant bien sûr que ces mêmes chrétiens, de plus en plus acceptés et nombreux, constituent l'élite de cette armée. Ce qui finira de miner encore plus cet empire païen et créera un nouveau rapport de force.

Cette société du droit, de l'armée, de l'impôt, du commerce de l'esclavage et des jeux ne le sait pas encore, mais elle se transformera par ce mouvement qui refuse de voir des inégalités entre les humains devant Dieu. Dans le temps mystique de Paul : un temps qui se contracte, (pour lui, c'est la fin du Temps), il n'y a plus ni juifs, ni grecs, ni esclaves ni hommes libres, ni hommes ni femmes. Par ces quelques mots, Paul change la société romaine en profondeur. Personne ne s'en est aperçu alors. Mais ces gens, ces orientaux, ces juifs étranges dont beaucoup ont des noms civilisés, ces gens qui seront accusés plus tard d'exercice illégal de la médecine, ou de superstition et qu'on persécutera pour ces raisons (et pas d'abord à cause de leur foi), étaient simplement des athlètes qui n'avaient pas peur de la mort et qui n'allaient laisser de Rome que des vestiges. Et pourtant, ils avaient l'air aussi faibles que leur Christ sur sa croix.

Jusqu'à ce que, bien sûr, l'aspect gracieux de ce message disparaisse. Jusqu'à ce qu'après la grâce survienne la disgrâce. Les chrétiens prendront le pouvoir, se feront impérieux et pontifiants. Paul ne le saura jamais. Lui, jusqu'à sa mort, il restera incandescent.

Mais un jour, bien plus tard... Ce précipité au sens chimique, de justice, cette éthique particulière de ces gens qui croyaient vivre dans la fin du temps, va, déjà, permettre d'en finir, c'est un fait, avec les combats sanglants dans les arènes. Va, plus tard, permettre à l'esclave de se moquer de son maître par des

chants de gospel qui vont louer un autre maître et même un jour, les ondes de ces chants iront briser l'institution de l'esclavage. Et encore bien plus tard, va faire admettre que les femmes sont des êtres humains qui ne sont pas censés accepter d'être harcelés, faire admettre, que le partage est vital et que le pouvoir absolu, même religieux est un blasphème, et puis aussi, que la Terre est notre bien commun. Et bien sûr, tout ce que nous non plus ne savons pas encore. Tout ça, c'était dans la lettre apportée par cet esclave inconnu et rédigée par un esclave revendiqué, pour des gens qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient là, qui croyaient simplement partager du pain en souvenir d'un défunt et attendait son retour proche.

Frères et sœurs, je crois à ce ferment, à ce génie, à cet Esprit, qui se met parfois en sommeil mais qui se réveille toujours pour que nous regardions notre monde en face. Et je crois que ce génie, cet Esprit est encore en train de changer ce monde. En mieux. Ce ferment est condensé dans les quelques mots, très simples, qui feront la seconde partie, plus courte, de cette prédication. Des mots parmi lesquels se trouvent ceux-ci :

II - Ne devez rien à personne !

Regardons. Imaginons tous les filets dans lesquels nous sommes pris. Les filets administratifs, les filets de créances, les filets des sentiments. Contemplons un instant les longs et inextricables filaments de notre redevabilité. Il faudrait inventer une caméra à réalité augmentée pour qu'on puisse visualiser tous ces fils qui font de nous ce qu'on appelle des êtres sociaux et que d'aucuns appelleraient des marionnettes. Tous ces fils, si on pouvait les voir, nous conduiraient à accepter d'en détacher quelques-uns, ceux qui nous entravaient vraiment sans que nous en ayons eu conscience. C'est ce travail de détachement à faire quand on se sent retenu par des fils invisibles. Paul dit à ces amis : faites-le.

Ne devez rien à personne ! Cette phrase n'en reste pas là. Sinon, elle ne serait qu'une invitation à l'irresponsabilité.

Cette injonction à ne plus être redevable, c'est-à-dire à ne plus valoriser ce qui n'en vaut pas la peine est le premier stade qui, s'il n'est pas accompli ne permettra pas l'arrivée du principe de l'amour des uns pour les autres.

Il faut d'abord se débarrasser de toutes ces amours creuses qui ne sont que des chaînes dans lesquelles nous avons cru devoir nous enserrer, ou dont nous avons eu l'illusion de nous débarrasser (ce qui est sans doute pire).

Toutes ces chaînes à qui nous rendons de permanents hommages. Ce qui brûle les précieuses heures d'une vie qui nous a été donnée. Des heures qui deviennent des siècles de patience pour notre humanité. *Ne soyez redevables de personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres !* Cette injonction d'abord destinée à cette Eglise de Rome est le condensé de cette éthique du temps court, de ce temps qui nous reste.

AMEN.